

Transcription de la vidéo

L'égalité dans l'espace public (9'03)

Edith Maruéjols

(générique)

Je travaille essentiellement
sur la question du loisir des jeunes.

La question de l'égalité,
de la mixité et du genre

dans ces espaces particuliers,

qui sont les espaces financés
par la puissance publique,

le milieu associatif sportif,
par exemple,

les équipements dédiés à la jeunesse,

maisons des jeunes, gymnases,
écoles de danse, écoles de musique,

appelés de manière plus générale,
les politiques jeunesse,

ces politiques qui définissent
un peu des lieux d'accueil

et éducatifs en dehors de l'école
sur les 6/18 ans.

Dans ces études que j'ai menées,

qui sont du comptage statistique,
combien de filles, combien de garçons,

mais aussi, une perception de l'espace,
c'est-à-dire une immersion,

aller, voir, entendre, parler, échanger,

regarder comment s'organisent
les relations entre filles et garçons,

qui est donc la spécificité de
la géographie du genre dans ces espaces.

Eh bien, j'ai mis en avant
avec d'autres chercheuses

et d'autres recherches
sur ces questions-là,

que ces espaces-là,

qui partent de la cour
de récréation finalement,

pour s'ouvrir un petit peu sur
l'espace de loisir des jeunes,

jusqu'à la fin de l'adolescence,

et on verra plus tard, qui finalement
disent quelque chose aussi

de notre organisation adulte
dans l'espace public,

c'est-à-dire dans le dehors,

eh bien que ces espaces-là sont inégaux.

Inégaux au sens,

d'une inégale redistribution de l'impôt,
de la justice sociale,

c'est-à-dire que les équipements
de manière très majoritaire

sauf l'école de danse,

s'adressent à plus de 70% de garçons
pour 30% de filles.

Une médiathèque, il y a autant
de filles que de garçons,

une école de musique, il y a autant
de filles que de garçons

sauf que ça absorbe
beaucoup moins de pratique

que tout le milieu sportif par exemple,

que ça soit les terrains, les stades,
les citystades, les skateparks,

mais même de manière globale,
le milieu associatif.

Un club de foot, un club de rugby,
un club de hand etc.

Donc, les garçons sont sur-bénéficiaires
de cet argent public-là,

qui pourtant, est dédié
aux loisirs des jeunes,

et a une valeur éducative dans ce sens-là.

Donc, c'est la première inégalité
qu'on va relever.

La deuxième, c'est ce que j'appelle
l'inégal accès,

c'est-à-dire que finalement,
quand on est une fille,

dans l'espace de loisir des jeunes,

on a moins de choix qu'un garçon.

Quand on se présente devant
la porte d'un club sportif,

eh bien, on ne pourra pas
faire tous les sports

et on sera aiguillées assez fortement
sur les sports dits de filles,

même si on peut se répartir

sur d'autres sports

mais de manière assez marginale.

Par exemple,
il n'y a pas d'équipe féminine,

en football ou en rugby.

C'est le cas de nombreuses
associations sportives,

de nombreux clubs sportifs
sur le territoire français.

Un garçon, lorsqu'il se présente,
il a un panel de choix.

Il ne choisit sûrement pas,
mais ça s'explique aussi,

le twirling bâton ou la danse
ou la gym sportive,

mais il pourrait y aller.

Une fille, elle ne peut pas aller
mais si elle était une sur 1000,

une sur 100, elle ne pourrait pas
aller au rugby ou au foot

parce qu'il n'y a pas de section féminine
et il n'y a pas de mixité dans le sport.

Enfin, la dernière inégalité,
on va dire,

c'est l'inégale valeur,

c'est-à-dire que dans
le même sens de réflexion,

toutes les pratiques
de loisirs des garçons

sont survalorisées,
sur-portées par les collectivités,

que ça soit en terme d'affichage,
que ça soit en terme de subvention,

aussi, dans le budget généré,

mais que ça soit aussi en terme
de création d'espace de jeux

ou d'espace éducatif où on les pense
pour les garçons mais on ne le dit pas.

On dit qu'on fait des espaces jeunes

mais on a bien souvent des maisons
de jeunes garçons,

des citystades pour les jeunes garçons,
des skateparks pour les jeunes garçons,

ce qui fait qu'on va créer finalement
un univers

dans lequel on légitime la présence
masculine sur l'espace public.

Les garçons y apprennent beaucoup.

Ils apprennent à prendre
la parole en public,

ils apprennent à se déplacer,
ils apprennent à négocier des budgets,

ils apprennent aussi la liberté
à l'espace et l'insouciance.

Les filles, elles, sont reléguées plutôt
à l'espace privé ou à l'espace scolaire

et ça sera durable,
puisque quand on passe à l'âge adulte,

ce qu'elles n'ont pas appris,
elles l'ont quasiment mes-appris

et il va falloir reprendre la parole

sur l'espace public, l'espace central
et l'espace citoyen.

Donc ça, c'est un constat
qui est très important à mon avis

et qu'il faut garder à l'idée

car c'est quelque chose
qui s'inscrit dans la durée,

c'est ce qu'on appelle
la durabilité de l'effet de système.

Dès tout jeune,
on apprend à partager ou pas,

à segmenter la cour de récréation
puis les espaces publics de loisirs

et puis aujourd'hui,
on voit ce qu'on voit,

c'est un espace public finalement adulte,
qui est très peu mixte, très peu mélangé,

et très peu au partage.

Ça va du terrain de bouliste avant
qui existe encore aujourd'hui

sur le loisir on va dire des adultes,

jusqu'à aujourd'hui, même des pratiques
masculines un peu plus libres

mais qui vont rester les skateparks,
les citystades,

les terrains de volley en accès libre,

qui finalement sont des pratiques
uniquement masculines,

quasi uniquement masculines,

et qui reproduisent...

Notre espace finalement libre,
de liberté, de loisir se restreint

avec la densification et le besoin
de résidence aussi sur nos villes.

Cet espace se restreint,

il est de plus en plus prescrit
pour les pratiques masculines

et donc proscrit à d'autres pratiques

et l'idée aujourd'hui est de réfléchir
comme dans la cour de récréation,

comme dans la création d'activités
et d'espaces de loisirs pour les jeunes

sur l'espace public,
à la modularité de l'espace,

elle a la possibilité de neutraliser
mais pas pour endormir,

mais pour rendre possible tous les usages,

toutes les manières d'être
à l'espace public,

et pour réintroduire la notion de partage,
de négociation et donc d'égalité.

J'ai un espace, nous devons le partager,
comment on va faire ?

Moi, j'ai telles pratiques,
toi, t'as telles pratiques,

mes enfants ont telles pratiques,
les associations ont telles pratiques,

la nuit, on a telles pratiques,
le jour, on a telles pratiques.

Vous voyez ce que je veux dire ?

Et que là, on puisse négocier
cet espace-là,

et en même temps l'ouvrir
parce que ce qui va devenir sécuritaire,

ce qui est bienveillant aussi
dans l'espace public,

c'est la capacité
que le privé a de l'envahir,

que ce soit le privé associatif,
mais aussi un groupe de rock,

un groupes de jeunes, un groupe de femmes,
un groupe d'hommes, une famille.

C'est ça vraiment qu'on va retravailler et
c'est pareil pour la cour de récréation.

Quand on dit, c'est ça
que tu dois faire ici,

rien d'autre ne peut s'y faire,

même si on dit,
«tout le monde peut y venir,

et peut faire ça
à cet endroit-là,»

on sait que ça sera plus difficile.

La mixité, il n'y a pas 50 000 manières
de la faire.

Il faut être au mélange.

C'est-à-dire qu'il faut être là
avec les hommes, dehors,

aux mêmes endroits qu'eux.

Mélangés, c'est mélangés.

C'est visuel, c'est visible.

Trop souvent, dans ces sujets-là,
on dit «Mais c'est à l'individu,

c'est à la femme de se prendre en main,

de sortir, personne ne lui interdit.»

C'est une problématique sociétale,
de notre société,

c'est donc une réponse collective
qu'il faut donner.

Ça, c'est très important.

Les femmes d'Aubervilliers
l'ont compris, ça.

Ce qu'elles ont fait,
c'est qu'elles ont dit :

"Bah voilà, si on arrive à 10,
qui va pouvoir nous chasser ?"

Et elles arrivent à 10,
prennent une table,

elles ne poussent personne,

elles prennent juste une table
et s'assoient,

prennent un pot,
ce qu'elles veulent,

comme elles veulent,
vêtues comme elles veulent,

dans le moment
et l'endroit qu'elles veulent.

Donc, elles ont aussi
travaillé une démarche,

la démarche de bienveillance
des cafetiers,

qui sont quand même gérants de l'espace.

C'est un espace privé, le café.

Et comment eux, ils allaient
petit à petit mettre en place justement,

ces fameuses sécurités affectives,

collectives,

qui donnent aux femmes
leur légitimité dans tous les espaces.

Donc, elles ont mis un label,

et je pense que c'est à souligner
et à relever et à encenser. (rires)

Ce qui est très important,

et c'est ainsi qu'on réhabilite
les espaces aussi,

c'est bien de se redire
qu'on y est à égalité,

qu'on a le droit autant que
n'importe quelle autre personne

d'être à cet endroit, à cette heure-là,
à ce moment-là

parce qu'on vit dans une démocratie,
parce qu'on est dans un pays libre

et que ça ne se négocie pas.

(générique)